

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Val-Richer, Mercredi 17 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Mercredi 17 octobre 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conversation](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Turquie\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Socialisme](#), [Suffrage universel](#), [Voyage](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1849-10-17

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mercredi 17 octobre 1849

9 heures

Je suppose que vous voguez déjà, vers la France. Le temps est superbe. Point de

vent. Grand soleil. J'espère que vous l'avez comme moi. Vous trouverez une lettre en arrivant à Boulogne. Que je suis impatient de vous savoir débarquée, seulement après-demain. Je suis bien curieux de votre impression sur Paris. Tous les gens qui ont des impressions, un peu sérieuses et vraies me disent que c'est triste. Vous y arrivez dans un moment important. On dit le président de bien mauvaise humeur. Le rapport de Thiers l'a beaucoup blessé. Je ne trouve pas que le silence absolu sur sa lettre soit habile, dans aucune hypothèse. Cela, et la question des bannis, et son attitude dans l'affaire Turque, tout en ce moment le livre à M. Dufaure, et le fait pencher vers la gauche, vous en apprendrez à Paris bien plus que je ne puis vous en dire. On me dit que M. Dufaure a reçu ces jours-ci beaucoup de rapports d'agents intelligents, étrangers à son département, envoyés çà et là par le Ministre des finances pour des inspections financières mais qui ont bien observé, l'état des prêts, l'attitude des fonctionnaires, et ils disent tous au Ministre de l'intérieur que le socialisme est partout en progrès d'une multitude de fonctionnaires le servent, et qu'il y aurait le plus grand danger à tenter de nouvelles élections par le suffrage universel. M. Dufaure écoute, regarde à les pieds, et ne répond rien. Lord John a raison de regretter vos conversations. Elles lui étaient agréables, et certainement aussi un peu bonnes. Que de choses arrivent parce que ceux qui les font n'ont jamais entendu la bonne cloche ! Notre flotte est partie pour Smyrne. L'amiral Parseval, qui la commande, est un homme sensé tranquille et honnête. Il ne dépassera pas et n'échauffera pas des instructions. Herbert m'écrit de Madrid : « L'Espagne est complètement pacifiée. Il faut maintenant qu'elle soit administrée, et ce sera peut-être plus difficile. Il est bien à regretter que le Maréchal Narvaez, n'ait pas la santé qu'il lui faudrait pour accomplir cette grande œuvre. Il est le seul qui compte en Espagne. C'est un Cardinal de Richelieu en épaulettes. J'ai une longue lettre de Barante. Il travaille sérieusement, me dit-il, à une histoire de la Convention. Il espère qu'une affaire l'appellera à Paris vers la fin de Novembre, Sans quoi, il n'y viendrait que deux mois plus tard, par économie. Les Ste Aulaire sont à Etioles. Je m'obstine à vous donner des nouvelles de Paris. La première lettre qui me viendra de vous de là, me fera bien plaisir.

Onze heures et demie

Voilà votre lettre. Si vous avez à Folkstone le même temps que nous ici, vous passerez certainement aujourd'hui. Adieu, adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mercredi 17 octobre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-10-17

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 11/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3185>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 17 octobre 1849

Heure 9 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBoulogne

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Val Riches - Mercredi 17 octobre ²⁵⁶⁶
1849
9 heures.

Je suppose que vous voguez
déjà vers la France. Le tour est superbe.
Point de vent. Grand Soleil. J'espère
que vous l'avez comme moi. Vous trouvez
une lettre en arrivant à Boulogne.
Que je suis impatient de vous savoir
débarqué ! Seulement après demain.

Je suis bien curieux de votre impression
sur Paris. Tous les gens qui ont des
impressions un peu désolées et vraies
ont dit que c'est triste. Vous y arrivez
dans un moment important. On dit le
Président de bien mauvaise humeur. Le
rapport de Thiers l'a beaucoup blâmé. Je
ne trouve pas que le silence absolu sur la
lettre soit habile, dans aucune hypothèse.
Cela, et la question de, bannir, et son
attitude dans l'affaire Turque, tout en
ce moment le livre à M. Dufaure, et le
fait pencher vers la gauche. Vous en

apprendre à Paris bien plus que je ne puis
voir en Oire.

On me dit que M. Dufaure a reçu ce
jour-ci beaucoup de rapports d'agents
intelligents, étrangers à son département,
envoyés ça et là par le ministre de
finances pour des inspections financières,
mais qui ont bien observé l'état des
 esprits, l'attitude des fonctionnaires, et
qui disent tout au ministre de l'intérieur
que le socialisme est partout en progrès,
qu'une multitude de fonctionnaires se
dévotent, et qu'il y aurait le plus grand
danger à tenter de nouvelles élections
par le suffrage universel. M. Dufaure
l'écoute, regarde à ses pieds, et ne répond
rien.

Lord John a raison de regretter ses
conversations. Elles lui étoient agréables,
et certainement aussi un peu bonnet.
Que de choses arrivant par-dessus ceux
qui le font, m'ont jamais entendu la
bonne cloche !

Notre flotte est partie pour Smyrne.

L'Amiral Patrice, qui la commande, est un
homme sensé, tranquille et honnête. Il ne
dépensera pas et ne chauffera pas des
instructions.

Herbelin m'écrit de Madrid: « L'Espagne
est complètement pacifiée. Il faut maintenant
qu'elle soit administrée et ce sera peut-être
plus difficile. Il est bien à regretter que le
Maréchal Narvaez n'ait pas la santé qu'il
lui faudrait pour accomplir cette grande
œuvre. Il est le seul qui compte en Espagne.
C'est un Cardinal de Richelieu en Espagne. »

J'ai une longue lettre de Basante. Il
travaille d'ordinaire, me dit-il, à une
histoire de la Convention. Il espère qu'une
affaire l'appellera à Paris vers la fin
de novembre. Sans quoi, il n'y viendrait
que deux mois plus tard, par l'économie.

Le St. Aubain vient à Itiole. Je
m'obstine à vous donner des nouvelles de
Paris. La première lettre qui me viendra
de vous, de lui, me fera bien plaisir,
ouge l'un, et l'autre.

Voilà votre lettre. Si vous avez à l'écouter

le même train que nous ici, vous passerez
certainement aujourd'hui. Adieu, adieu.